

tories by logging and hydroelectric companies, as well as for highways, airports, and landfills.

Expanding on themes raised in the author's previous books and numerous articles, this text is the product of over a decade and a half of field research relationships. The regular quoting of conversations does not limit data to the verbal, but fosters a narrative that shares the authorial voice with multiple participants. Conveniently for instructors, several chapters can stand on their own, making the book amenable (either as a whole or in part) to class assignments on subjects from gender studies and the anthropology of religion, to political anthropology and field methods. While certainly accessible to undergraduate audiences, the breadth of contemporary issues addressed in this work promises the critical engagement of a good cross-section of upper-year and graduate students. Much more than serving as rich reference material on Mapuche relationships to human, natural and spirit worlds, this ethnography serves as a guiding example for ethical field research and experiential ethnography among contemporary indigenous peoples.

---

**Marc-Olivier Gonseth, Yan Laville et Grégoire Mayor (dirs.), *La marque jeune*, Neuchâtel : Musée d'ethnographie, 2008, 266 pages.**

Recenseur : *Nicolas Dufour-Laperrière*  
*Université de Montréal*

Sous la direction de Marc-Olivier Gonseth, Yann Laville et Grégoire Mayor, *La marque jeune* tente, généralement avec succès, de réexaminer la relation complexe entre la jeunesse socialement constituée, les phénomènes contestataires qu'on lui rattache et la consommation culturelle qu'elle engendre depuis les 50 dernières années. Livre, complémentaire d'une exposition réalisée au Musée d'ethnologie de Neuchâtel en 2008-2009, questionne la peur de la jeunesse et l'insécurité qu'elle crée dans les médias de masse et dans la population tout en instaurant de nouvelles normes sociales. Ainsi, loin de générer chaos et désordre, la jeunesse est au contraire un important facteur de renouveau et de dynamisation sociale. Elle crée de nouvelles figures culturelles, de nouvelles formes de consommation, de socialisation et d'intégration sociale. Elle est donc ultimement un élément social cohésif.

Le livre comprend six parties, qui se composent chacune de photos des installations et de détails d'artefacts présentés lors de l'exposition, ainsi que de courts textes couvrant sous des angles divers les six grands thèmes explorés. La première partie, intitulée *L'âge d'or*, porte sur la jeunesse perçue comme point de rupture d'une époque révolue et jugée meilleure. L'actuelle jeunesse s'étant substituée aux rites de passage dans nos sociétés occidentales, on explore l'univers des confréries musulmanes cairotés dans un texte de Aymon Kreil où, à l'inverse, ces communautés de jeunes se font les défenseurs d'une

certaine orthodoxie face à une société dont les mœurs se sont libéralisées depuis les années 1950. *Péril en la demeure*, deuxième partie de l'ouvrage, explore la peur de la jeunesse, la crainte de ses actions et sa constitution par les médias et les instances de pouvoir comme un élément générant de l'anomie dans la société. Portant son regard sur la délinquance juvénile en Suisse, Olivier Guéniat, dans *La perception de la délinquance des jeunes au travers du traitement médiatique des faits divers et des réalités statistiques*, démontre l'inadéquation entre le sentiment d'une augmentation de la délinquance chez les jeunes et la réalité statistique qui l'infirmes.

La jeunesse, depuis 50 ans, se positionne généralement en porte-à-faux vis-à-vis des adultes qui incarnent et défendent les normes sociales en place. Aussi, par son exploration de nouvelles esthétiques et de nouvelles normes, cette jeunesse en vient à intégrer en vieillissant certaines « nouveautés » qui seront à leur tour éprouvées par les générations suivantes. Cette troisième partie, traitant le sujet dans une perspective historique, propose un texte de Joël Vacheron, *La jeunesse et les maux: le Centre for contemporary cultural studies au temps des sous-cultures*, qui porte sur le rôle central de ce centre de recherche britannique fondé en 1964 dans la définition et l'exploration des champs de recherche liés à la jeunesse et aux sous-cultures qui y prennent racine. S'ensuit la contribution de Denis Jeffrey, *De l'esprit hippie à la culture punk*, sur la multiplicité des cultures jeunes et sur les différents espaces de luttes et de redéfinitions identitaires investis par une génération qui, une fois devenue adulte, reproche maintenant à la jeunesse de refuser les limites et normes qu'ils ont eux-mêmes œuvré à redéfinir. C'est de cette même génération dont parlent Gianni D'Amato et Katri Burri dans *1968 c'est passé!*, et qui traite des manifestations de juin 1968 qui eurent lieu à Zurich et leurs portées sociales et symboliques dans la redéfinition des rapports entre la jeunesse de l'époque et l'autorité.

*Le salaire de la peur*, quatrième partie, tente une relecture des comportements de révoltes, de violences et de désorganisation, qui caractérisent habituellement les jeunes, pour en comprendre la complexité souvent évacuée dans l'analyse populaire. Le texte de David Le Breton, *Rite de contrebande d'une jeunesse contemporaine*, présente ainsi ces violences et autres comportements jugés désorganisateur comme de nouvelles formes de rites de passage. Maintenant individualisés, s'inscrivant dans des réalités de socialisation autres que celles des générations précédentes, ils répondent à une même logique, celle de transcender un état, afin d'accéder à un statut d'individu à part entière. Alors que la révolte et la confrontation s'affichent clairement dans certains mouvements et sous-cultures, David Rossé, dans *Tu ne danseras point?*, réfléchit à la portée contestataire et à la dimension politique du mouvement musical *techno* des années 1990 qui, bien que n'étant pas présentes en avant-plan, étaient bien réelles. Traitant lui aussi de discours identitaires sous-jacents et nécessitant une compréhension intrinsèque du phénomène, Marc Tadorian, dans *Graffiti-writing: à propos d'un fragment de ville-musée*

*amnésique*, offre une courte mais très intéressante analyse ethnographique d'un pan de mur graphité de Bienne, en Suisse, et de la connaissance du langage symbolique et stylistique qui le compose et qui est nécessaire à sa compréhension. Sur les caractéristiques sociales que l'imaginaire collectif peut parfois lier à certaines formes de cultures jeunes, *Résistance du défi* de Virginie Milliot s'attarde sur le hip-hop et les identités sociales, celle de violence, de marge et de délinquance, qui lui sont souvent, à tort, rattachées. Finalement, Tania Zittoun, dans *Tolstoï, la Bible et André the Giant: les ressources que la jeunesse se donne*, adopte une « perspective psychologique socioculturelle » pour comprendre comment l'individu articule l'expérience personnelle d'avec l'expérience collective.

Débutant avec le texte d'Alain Müller sur le concept de sous-cultures et des symboles matériels autour desquels elles se consolident, l'avant-dernière partie, *Révolte purifiée*, porte sur les révoltes de la jeunesse et leur récupération par les marchés. Une fois transformés en produits, en objets consommables ou en expertises recherchées et reconnues, comme c'est le cas des Djs dans le texte de Claire Calogirou ou des techniques de production de musique techno dans celui d'Ismaël Ghodbane, des comportements et activités étant jadis condamnés ou jugés futiles peuvent ensuite se constituer comme des plus-values sociales par les individus qui s'y sont identifiés. La jeunesse, comme le démontre Jean-Marie Seca dans *La jeunesse et ses doubles: commentaires sur une prolifération idéologique datée et liens avec les musiques actuelles*, se pose alors dans une dualité comme masse consommatrice de biens sous l'emprise du marché et comme un ensemble résistant à cette même emprise par des moyens qui ont radicalement changé depuis les années 1950. Sixième et dernière partie, *La jeunesse n'est qu'un mot*, se concluant par un recueil de pensées sur la jeunesse par Howard S. Becker, propose un texte de Franz Schulteis, *La jeunesse – Mythe moderne*, qui se veut une genèse épistémologique de la jeunesse en tant que concept et dénomination relative à son contexte social et historique et s'appuyant sur les théories de Bourdieu.

Se voulant à la fois un catalogue d'exposition, une revue scientifique et une publication grand public, *La marque jeune* se compose de brefs textes, concis et offrant un intéressant survol de la question. Toutefois, l'ouvrage se perd parfois en conjectures en ayant voulu mettre l'accent sur la genèse théorique au lieu de se pencher, autrement qu'en images, sur des phénomènes plus actuels et leurs manifestations matérielles comme le fait avec succès le texte de Marc Tadorian. Les textes, exception faite de la contribution d'Aymon Kreil sur la jeunesse salafiste, se limitent malheureusement à des formes culturelles occidentales, plus particulièrement ouest-européennes, et à leur genèse, alors que plusieurs artefacts présentés dans le livre sont d'origines africaines et asiatiques. Dans le contexte de mondialisation et d'occidentalisation de nos sociétés, il aurait été plus que pertinent d'y retrouver des contributions portant sur d'autres réalités et d'autres lieux. Entre les contributions de chercheurs, les images des salles d'exposition dont la présence dans l'ouvrage est discutable et

la présentation d'un nombre important d'artefacts liés à la jeunesse, il aurait été intéressant de présenter plus en profondeur certains éléments de cultures matérielles illustrés dans ce livre. Nous assistons plutôt à une suite de biens matériels souvent non datés dont le sens et la portée sociale ne s'inscrivent pas nécessairement dans leurs lieux d'origines, ni dans leur numéro de classification. Ce type de muséologie a les défauts de ses qualités en tentant de présenter un large éventail d'objets sans toujours offrir le contexte et l'interprétation nécessaire à la justification de leur présence dans cet ouvrage qui se présente quand même comme une synthèse théorique intéressante du phénomène de la jeunesse et de sous-cultures qui en découlent.

---

**Margaret MacDonald**, *At Work in the Field of Birth: Midwifery Narratives of Nature, Tradition, and Home*, Nashville: Vanderbilt University Press, 2007, 196 pages.

Reviewer: *Nadya Burton*  
*Ryerson University*

In the early pages of her book, *At Work in the Field of Birth*, Margaret MacDonald asserts that midwifery is a cultural universal, and that what differs significantly across time, culture and geography, is the meaning and the practice of midwifery. It is exactly this “meaning” that MacDonald’s book delves into as she explores what she identifies as some of the foundational concepts of the profession as it is being articulated and practiced in Ontario in the mid 1990s.

This book is the culmination of MacDonald’s doctoral field work, an ethnographic study that was carried out over 14 months in 1996-97, at a very unique and particular time in the history of midwifery in Canada. In the wake of the regulation and funding of midwifery in Ontario in 1994, a modest number of social science texts have made their way to light—lamentably few written by Ontario midwives themselves, immersed as they are, for the most part, in the “field of birth” itself, carrying out the work of bringing alternative birthing care to Ontario women. So the story painted of Ontario midwifery comes to us from an outsider’s lens, as anthropological accounts often do, drawing on particular narratives and perspectives that inevitably capture some but not all that there is to see. Given this frame, MacDonald has offered an insightful and engaging analysis of the last decade of alternative birthing care in Ontario, and of the work, cultural and clinical, of Ontario’s midwives. Situated thus, at the cusp of what often gets referred to as the “new” midwifery in Ontario, MacDonald’s work can certainly be seen to be contributing to and expanding the discourses of midwifery which have for decades danced around the margins of the health care system’s approach to, and practices of, birthing care.

MacDonald is keenly aware that she is walking into, or writing into, the minefield of the politics of representation